REVUE DES LIVRES

muniste, de l'existence de foules qui confessent la doctrine marxiste et l'espérance marxiste, auprès de ce poids humain-là, tous les « dépassements du marxisme » ne pèsent pas lourd.

Certes, ces foules sont parcourues de mouvements qui ne tendent pas tous dans le même sens, et qui peuvent, un jour, les distendre, et douloureusement. C'est ainsi qu'on discernerait dans la conscience que les marxistes ont du marxisme, deux inspirations dont le désaccord peut apparaître un jour : d'un côté le *relativisme* historique, enveloppe de toutes les théories scientifiques successives, principe du réalisme politique, du sens des moyens d'action, fondement de la tactique ; de l'autre, *l'eschatologie* de la science accomplie, de la cité socialiste, de l'homme nouveau, l'espérance communiste qui donne aux militants la force de chaque jour et le mouvement qui les porte en avant. Ces deux inspirations sont peut-être antinomiques si on les examine théoriquement. En fait, elles n'empêchent pas le parti de vivre, bien au contraire. C'est leur présence contradictoire qui lui donne sa tension intérieure et sa vigueur. Et si des contradictions réelles doivent un jour apparaître dans le parti, il ne semble pas que ce soit sous l'effet de pures critiques venant de l'extérieur. Je dirai plus : ce ne sera vraisemblablement pas en raison de ces inspirations contradictoires que j'indiquais dans la conscience communiste puisqu'elle vit de leur tension. D'ailleurs, de semblables crises ne sont pas en vue. On a beau vouloir dépasser le marxisme, les marxistes n'éprouvent actuellement le besoin ni d'être dépassés, ni même (bien que ce point soit moins assuré, car il est difficile de fixer pour eux avec certitude leur propre conscience) de se dépasser, *si ce n'est dans le marxisme, qui est à lui-même son propre dépassement.*

Telles semblent être les limites de l'effort de G. Izard. Son livre est bien fait. Il se garde à droite : « les conservateurs n'ont rien à espérer de notre révision des thèses marxistes ». Inutile de répéter qu'il se garde à gauche. Il écrit dans une froide passion, comme ferait un professeur de talent et qui croirait dans ses leçons. Il parle de « dépasser le marxisme en le prenant comme tremplin. » Je tremble qu'il ne remplace un jour dans sa petite phrase « le marxisme » par quelque nom d'homme, mais je ne le crois pas fait pour ces jeux romains.

L. ALTHUSSER.

KARL BARTH. *Kirchliche Dogmatik*. Band II, ⁵Halbband I, 782 p., Halbband II, 898 p. ; Band III, Teil I, 488 p. Zollikon, Evangelischer Verlag.

On sait que Karl Barth, ayant refusé de prêter le serment à Hitler, dut quitter l'Allemagne. C'est pourquoi les récents volumes de la *Kirchliche Dogmatik* ont été édités en Suisse, à Zollikon près de Zurich. Depuis 1939,

trois volumes ont paru. Ils manifestent la même puissance de pensée, la même érudition impeccable, la même piété chrétienne, que les deux premiers, dont naguère nous avons donné le compte rendu dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*. Ça et là, au lieu d'être concis comme autrefois, ils sont quelque peu prolixes. Mais ils sont incroyablement riches. L'un traite de Dieu et de ses attributs, un autre de la prédestination et du gouvernement divin, le troisième de la création. Nous ne pouvons songer à en donner un résumé. Peut-être nous sera-t-il permis plus tard d'en exposer les grandes thèses. Aujourd'hui nous devons nous borner à prendre, comme exemple, l'une de ces thèses : celle de la nocivité de la théologie naturelle.

Autrefois, nous avons tenté de prendre pour un paradoxe destiné à attirer l'attention, cette affirmation étrange, que : le catholicisme serait à peu près acceptable, s'il n'enseignait pas la thèse de l'analogie de l'être. Aujourd'hui tout s'éclaire. Il faut à Barth quelque deux cents pages pour expliquer qu'en dehors de la Révélation, il n'y a pas de connaissance de Dieu ; que les conceptions de Dieu formées par les philosophes sont des idoles au même titre que Baal et Dagon ; que la théologie naturelle, si elle est acceptée par les chrétiens, corrompt toute la théologie du révélé ; qu'elle est l'expression de la tendance de l'homme pécheur à repousser la grâce, à se suffire à soi-même, à s'emparer de Dieu en s'en faisant une image qui n'est qu'un reflet de la conscience humaine.

Quels sont les arguments de Barth ?

1^o Distinguer une connaissance de Dieu par la raison et une connaissance de Dieu par la Révélation est introduire un partage en Dieu. De quel droit prétendre que le Dieu de la raison est le Dieu de l'Écriture ? Sans compter que le Dieu abstrait des philosophes n'a rien à faire avec l'être réel de l'homme. Se fondant sur l'analogie de l'être, la plupart des théologiens catholiques soutiennent que la raison humaine est capable de connaître tout être, et donc de connaître Dieu. Mais ils sont dans l'illusion, car, selon leur adage, *operatio sequitur esse*, et, par conséquent, pour connaître les opérations de Dieu, il faudrait pénétrer son essence, ce qui nous est interdit. (On pourrait rétorquer que si l'opération est conforme à la nature, elle la fait connaître.) Par conséquent nous sommes incapables de remonter du monde à Dieu. Il est vrai qu'un théologien catholique, Gottlieb Söhngen, se fondant précisément sur le principe *operatio sequitur esse*, a reconnu qu'on n'a pas le droit de déterminer la nature de la grâce d'après l'être en général, pour la placer dans la catégorie de la qualité (*Analogia fidei*, dans *Catholica*, 1934. Heft 3 et 4). Nous devons déterminer la nature de la grâce d'après la nature de Dieu qui la crée ; *l'analogia entis* ne peut donc être maintenue que si elle est assumée par *l'analogia fidei*. Si le Christ a part à notre nature, il nous a donné d'avoir part à lui. Ainsi la participation à la foi est *Seinsteilhabe*...., *wirkliche menschliche Gottestheilhabe ganz aus Gottes Gnadenmacht*. Barth déclare n'avoir rien à opposer à cette doctrine de Söhngen ;

REVUE DES LIVRES

mais sera-t-elle acceptée dans l'enseignement officiel de l'Eglise catholique ? Quant à la thèse classique de Dieu connu par l'analogie de l'être, il reste qu'elle nous suppose placés sur le même plan que Dieu, ce qui est faux, car aucune analogie ne vaut entre le créateur et la créature vouée à la mort, entre la sainteté et le péché.

2° On s'imagine que, pour montrer aux hommes leur responsabilité et les amener à l'Évangile, il y a lieu de leur prouver qu'ils possèdent une connaissance naturelle de Dieu. Mais les phantasmes, les idoles que la raison fabrique sont si loin du vrai Dieu qu'ils ne peuvent disposer à le connaître, et l'on n'accède au Dieu de Jésus-Christ que par un anéantissement du « vieil homme », c'est-à-dire de toutes les possibilités humaines. En essayant de susciter l'inquiétude par le moyen de la connaissance rationnelle, on risque, ou d'accepter cette connaissance et de s'y fixer définitivement, ou de fournir à l'infidèle des arguments pour refuser la foi, puisque ses idées sont justifiées.

3° L'Écriture ne nous renvoie jamais à une connaissance naturelle de Dieu. Il est vrai qu'à côté de la ligne principale, une ligne secondaire semble aboutir à une connaissance rationnelle : « les cieux racontent la gloire de Dieu. » En réalité, les nombreux textes qu'on pourrait alléguer (Barth les discute longuement) nous montrent seulement que Dieu s'adressant aux hommes qui sont dans le monde, sa Parole éveille un écho. Le Dieu que les psaumes invitent à louer dans toute la création est le Dieu d'Israël. Si, à travers *les œuvres* de Dieu, Job voit *l'œuvre* de Dieu, par laquelle Dieu dit sa Parole, c'est par une révélation qui est identique à l'élection du peuple d'Israël. Partout, dans la Bible, la science humaine est absorbée dans une science plus haute ; l'homme ne rend pas un témoignage indépendant, il ne témoigne que par Dieu.

4° L'homme est en lui-même toujours fermé à Dieu. La foi elle-même, si elle est vue à travers le prisme de notre existence, ne suscite que la misère et la lutte contre la grâce. L'homme croit s'emparer de la grâce, la posséder, il se félicite de son zèle, au lieu de vivre de la grâce. Or la théologie naturelle exprime ce fait que l'homme, fermé à la connaissance de Dieu dans sa Révélation, veut aller à Dieu par lui seul. Il veut posséder la Vérité parce qu'il s'imagine être lui-même la vérité, le Dieu qu'il s'imagine connaître n'est que sa propre conscience hypostasiée. Et cette théologie naturelle envahit la théologie du révélé en lui prêtant ses concepts abstraits. Elle envahit la prédication, puis la vie des fidèles. Ceux-ci se forment un christianisme moral, social, décent, respectable, mais qui a pour rôle de conserver et de défendre leur propre conscience, leur propre situation psychologique et sociale. C'est l'« embourgeoisement de l'Évangile ». Quant aux textes que l'on cite couramment pour prouver que, selon la Bible, la raison peut connaître Dieu, comme celui du premier chapitre de l'Épître aux Romains, ou le discours de saint Paul à l'Aréopage, ils n'ont pas le sens qu'on leur attri-

REVUE DES LIVRES

bue, car ils sont engagés dans un contexte où il est question de la colère de Dieu et de ses jugements.

On reconnaît, dans cette manière d'argumenter, la conception qu'a Barth de la théologie : elle est une critique de la prédication, elle a pour rôle de sans cesse examiner l'enseignement de l'Eglise pour le rapporter à la Révélation, afin que l'Eglise, non seulement s'adapte aux temps et aux circonstances, mais soit toujours renvoyée à la Parole de Dieu pour vivre d'elle. A ce titre, reconnaissons que l'« embourgeoisement » de l'Evangile est toujours à craindre, qu'il existe un catholicisme conservateur et bourgeois qui n'est pas le christianisme authentique, et que même chez ceux qui vivent de la foi, catholiques et protestants, la tendance pécheresse subsiste toujours qui va à s'emparer des choses de Dieu pour s'en servir égoïstement pour se suffire comme si on était Dieu.

Ceci dit, on ne peut guère contester que, dans cette argumentation de Barth, se manifeste la rigidité et même le parti pris que lui reprochent ses adversaires. Dire que, par la doctrine de l'analogie de l'être, le philosophe se place sur le même plan que Dieu, est au moins exagérer. Dire qu'entre la sainteté et le péché, il n'y a aucune analogie, mais opposition, n'est pas détruire l'analogie de l'être, laquelle subsiste sous cette opposition, du moins en ce sens que le péché n'est pas seulement une négation des droits de Dieu, mais un acte. Sans doute, l'Écriture, qui est la Parole de Dieu, n'a pas à nous renvoyer à une autre source de connaissance : Dieu nous parle, nous n'avons qu'à l'écouter. Il est vrai aussi que le « vieil homme » doit être détruit, pour que nous renaissions à une vie nouvelle. Mais tout cela ne signifie pas que notre raison elle-même doive être tenue pour une puissance toujours trompeuse. Partout, dans la Bible, Dieu raisonne pour nous. Jésus-Christ a fait de multiples raisonnements. Et, quoi que dise Barth, Paul enseigne clairement (Rom. I, 21) que les païens sont coupables pour n'avoir pas reconnu le vrai Dieu par l'œuvre de lui qui est sous nos yeux, le monde. Au fond de la pensée de Barth, il y a le dogme de la corruption totale de la nature humaine, mais entendu en un sens beaucoup plus pessimiste qu'il ne le fut par les premiers Réformateurs, puisque même son plus remarquable disciple, Emil Brunner, ne le suit pas sur cette voie jusqu'au bout. Brunner maintient que le pécheur reste encore image de Dieu, en ce qu'il est susceptible d'entendre l'appel de Dieu. L'homme reste donc encore doué d'une raison non totalement corrompue, et l'on ne voit pas pourquoi cette raison serait radicalement incapable de prouver que Dieu existe.

Nous avons pris, dans les trois nouveaux volumes de Barth, l'exemple d'une doctrine où se manifeste sa manière. Mais ne croyez pas qu'il soit toujours le théologien rigide, cassant, de parti pris. Il a écrit d'innombrables pages instructives, suggestives, profondes. Nous indiquerons seulement, comme exemple, toute la section où il est question de la liaison entre la création du monde et l'alliance avec Israël, ou la description de la véritable

REVUE DES LIVRES

connaissance de foi, de la véritable vie chrétienne, qui ne se tient absolument pas sur une solidité humaine, mais est suspendue, par l'Esprit Saint, à Jésus-Christ. Doctrine commune de tous les chrétiens, Protestants ou Catholiques, et qu'il est bienfaisant de méditer chez un théologien de premier rang.

GASTON RABEAU.

ERRATUM

Nous nous excusons d'avoir omis de mentionner, dans notre dernier Cahier, que l'étude de M. François Quiévreux sur « Le Mystère du Christ et de l'Église dans les vitraux du déambulatoire de Bourges » constitue le dernier chapitre de l'ouvrage Les Paraboles, à paraître aux Éditions Je Sers.

La Reproduction du Vitrail de l'Apocalypse était extraite de l'ouvrage : La Cathédrale de Bourges et les Vitraux, paru aux Éditions du Chêne (photographies en couleurs de François Quiévreux).